

# Le Goncourt donne-t-il des ailes ou les rogne-t-il ?

**Certains écrivains** ont beaucoup souffert d'avoir reçu le Goncourt ou d'autres grands prix littéraires. Mais ils sont loin d'être la majorité.

Mathias Enard exultait mardi dernier en recevant le prix Goncourt 2015. Nul doute que l'écrivain français, dont *Boussole* est le huitième livre, et qui a déjà reçu des prix comme le Cinq Continents de la francophonie, le Décembre et le Goncourt des lycéens, continuera à traduire des ouvrages du persan et de l'arabe et à écrire des romans remarquables. Mais pour d'autres, ce prix s'avère être parfois un cadeau empoisonné.

Prenez Pascal Lainé, Goncourt 1974 pour *La dentellière*. Le Goncourt, ça l'a fait râler : cette *Dentellière* a fait beaucoup d'ombre à ses autres livres. « Quand on a plus de quarante titres à son actif, dit-il dans *Le*

*Figaro* en 2008, on a le droit de penser à une œuvre. Mon travail d'écrivain ne se limite pas à un seul ouvrage. Mais entendons-nous bien. Je ne crache pas dans la soupe, je suis un Goncourt heureux. » Il n'empêche : Lainé se demande comment échapper à ce roman. Il reste l'auteur de *La dentellière* alors qu'il a toute une œuvre.

Jean Carrière, Goncourt 1972 pour *L'épervier de Maheux*, aura besoin d'un psy pour se remettre. Il a avoué que le prix avait créé « un sentiment d'étrangeté » par rapport à lui. Et Jean-Louis Bory, lauréat 1945 cité par *Télérama*, avoue : « Le Goncourt a planté une date dans ma mémoire, comme une

écharde. Depuis, je vieillis. »

L'histoire du Belge Gabriel Deblander, Prix Rossel 1976 pour son premier roman *Loiseau sous la chemise*, est aussi édifiante. L'homme est décédé l'année passée, à 80 ans. Son fils, Bruno, témoigne : « Ce Rossel fut un vrai succès. Et mon père a été pris dans une espèce de tourbillon. Il a été sollicité par de multiples projets, dont l'adaptation de son roman par la télé, qui lui a pris beaucoup d'énergie et qui n'a pas abouti. A 42 ans, après avoir publié auparavant six recueils de nouvelles, il croyait pouvoir enfin vivre de sa plume. Il s'est alors mis la pression, il se répétait qu'il devait confirmer. » Mais, forcé et

contraint, Gabriel Deblander a rangé ses ambitions et fait de l'alimentaire. Des nouvelles, des chroniques pour des revues, des traductions, de la réécriture, il a même été nègre. Son rêve s'est envolé dans le quotidien.

Ces cas ne sont cependant pas majoritaires. La plupart des écrivains récompensés ne sont pas traumatisés. Voyez les dix derniers lauréats du Goncourt : Weyergans, Littell, Leroy, Rahilmi, Ndiaye, Houellebecq, Jenni, Ferrari, Lemaître, Salvayre. Ce sont des écrivains renommés qui construisent une œuvre. Non, les grands prix littéraires ne sont pas toujours des cadeaux empoisonnés. ■

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

## Jérôme Ferrari « Ce Goncourt fut une grande joie »

Jérôme Ferrari a été Prix Goncourt en 2012 pour *Le Sermon sur la chute de Rome* (Actes Sud).

Depuis, il a écrit *Le Principe* (Actes Sud). Tout en restant professeur de philosophie, qu'il enseigne aujourd'hui en Corse. Il préparait d'ailleurs ses cours quand nous avons conversé.

**Un Goncourt, ça s'attend avec impatience ?**

Avec beaucoup d'impatience. Surtout qu'il y a une sorte de montée dramaturgique avec les listes de plus en plus restreintes. Quand on est sur la dernière, on est un peu fébrile, mais ce n'est pas pour ça qu'on y croit.

**Vous vous rappelez bien ce jour de novembre 2012 ?**

Oh oui. On était chez Actes Sud, comme ce fut le cas il y a quelques jours pour Mathias. On allume la radio, on regarde internet et on attend. Et quand la nouvelle tombe, on embrasse tout le monde, on se précipite vers Drouant, et c'est le début d'une journée un peu dense. Le vrai moment de joie, c'était là, chez Actes Sud.

Après, on est lancé dans une sorte de tourbillon dans lequel il suffit de se laisser porter.

**Et ensuite ? Bénédiction ou malédiction ?**

On ne peut pas donner de règle commune à tous les cas. Moi, je suis resté trois jours à Paris, puis je suis retourné à Abou Dhabi où j'enseignais alors. J'ai continué à donner cours, et voilà. Ça doit dépendre des personnes. Mais le risque, c'est de se mettre dans une situation où on se sent investi d'une mission et où on commence à avoir peur de la suite, ce qui est paradoxal. Mais moi, ça ne m'est pas vraiment arrivé.

**Il faut garder la tête froide.**

Mais il faut pouvoir le faire. Moi, ce qui m'a aidé, je suppose, c'est que j'étais dans mon milieu professionnel, loin de Paris, et que j'ai continué à faire ce que je faisais avant.

**Le Goncourt oblige à des promos harassantes ?**

Ce n'est pas une obligation formelle, c'est de l'ordre de la déontologie. Mais ça restreint le temps de l'écriture, terriblement. Le paradoxe veut qu'au moment où on est en mesure de vivre de sa plume, qu'on peut se laisser aller, on n'a plus du tout le temps pour écrire. Moi, ça ne m'a pas empêché. Mais des écrivains ont été frappés de paralysie.

**Trois ans plus tard, le Goncourt est oublié ?**

Non, c'est derrière, mais c'est un cher souvenir. Franchement, ça a été une des grandes joies de ma vie et ça le restera.

J.-C. V.

**Pascale Roze :**  
**« Un tremplin exigeant et difficile »**

Pascale Roze a remporté le Goncourt en 1996 pour son roman *Le chasseur Zéro* (Albin Michel).

Depuis, sept romans et récits se sont succédé. Plus un recueil de nouvelles, l'année passée, *Passage de l'amour* (Stock).

« *Le Goncourt ne m'apparaît pas comme une consécration, nous dit-elle. Couronnant mon premier roman, il a été pour moi un tremplin. Un tremplin exigeant et difficile car je n'étais pas préparée à une telle mise en lumière, je n'y pensais pas le moins du monde. Il ne m'a pas rogné les ailes, il ne m'en a pas donné non plus. J'en avais déjà, et suffisamment ardentes. Seulement, il m'a alourdi psychologiquement, en ce sens que je me suis sentie dans l'obligation de prouver quelque chose, de répondre à une attente.* »

J.-C. V.

**Michel Host :**  
**« Ma perturbation fut grande »**

Michel Host emporta le Goncourt 1986 pour son deuxième roman, *Valet de nuit* (Grasset), devant Jean Vautrin. Il avait 44 ans. Son premier roman, *L'ombre, le fleuve, l'été* (Grasset), avait déjà emporté le prix Robert Walser en 1984. Depuis, il continue à écrire dans sa retraite de Bourgogne. Son dernier livre est un recueil de nouvelles, *Une vraie jeune fille* (Weyrich).

« *Les prix, réalité simple ou sacré problème ? Je l'ignore* », disait Michel Host en 2005 sur le blog *encres-vagabondes.com*. Il ajoutait : « *Ma lassitude est réelle à parler de ces honneurs obtenus dès mes premières publications. L'écrivain "primé" est en butte à tous les soupçons, de celui de médiocrité - notamment dans la bouche de médiocres - à celui d'intrigue et de faveur imméritée. L'envie, la jalousie disent aussi leur mot en ces occasions : un écrivain des plus renommés et influents ne cesse aujourd'hui encore de proclamer sa rancœur de n'avoir pas été couronné à ma place ! Je l'estimais, il m'a contraint à voir sa petitesse. On devine combien ma perturbation fut grande.* » Il précisait quand même : « *Avec le recul, ma gratitude est tout acquise au jury Goncourt qui m'a encouragé dans un moment très difficile de mon existence.* »

J.-C. V.

**Patrick Delperdange :**  
**« Mon image a changé »**

En 2005, Patrick Delperdange a remporté le prix Rossel et le prix Rossel des jeunes pour *Chant des gorges* (Sabine Wespieser). Son dernier livre s'intitule *Comme des chiens* (Onlit). Son prochain paraîtra en janvier dans la fameuse « Série noire ».

**Le Rossel, un bon souvenir ?**

*C'est un des grands moments de mon existence et de ma carrière littéraire, évidemment.*

**Ça lance ou ça paralyse ?**

*Un peu des deux. D'une part, ça a permis de faire prendre une autre tournure à ma carrière. Surtout dans le regard des spécialistes, des journalistes, des universitaires, de tous les gens qui tournent autour de la littérature en Belgique. Mon image a totalement changé. Les gens me connaissaient déjà, j'avais déjà une quinzaine d'années de publications derrière moi, mais j'étais considéré comme quelqu'un qui travaillait plutôt dans les marges, en BD, en jeunesse, en polar, des domaines qui sont toujours un peu mal considérés, qui restent les mauvais genres. Mais là, tout à coup, avec ce double Rossel, les gens se sont dit : peut-être est-il un véritable écrivain qui travaille dans la vraie littérature ? D'un autre côté, ça peut paralyser. Si j'avais eu 20 ans et que c'était mon premier roman, j'aurais été stressé pour le suivant. Mais j'avais déjà une vingtaine de bouquins parus derrière moi. Bien sûr, je me suis dit que je devais assurer, qu'on allait m'attendre au tournant. Mais c'est bien. Depuis lors, ce que j'ai pu publier en littérature adulte a retenu l'attention, davantage que si je n'avais pas eu le Rossel.*

**Vous avez quand même poursuivi dans les mauvais genres aussi.**

*Parce que je suis un mauvais garçon, je ne peux pas m'en empêcher, c'est comme ça. Et puis j'aime donner du piquant à ce boulot qui est quand même un boulot de fonctionnaire : tous les matins devant son ordi. Alors je tente des expériences...*

**Vous avez dû faire de la promo pour le Rossel, c'était dérangeant ?**

*Je n'ai pas trouvé ça dérangeant. D'une part, il n'y a pas eu de sollicitation à n'en plus finir pendant un an, ce n'est pas Miss Belgique. Et puis c'était pour parler du livre, de moi, de mon expérience et je n'ai trouvé aucune de ces expériences déplaisante.*

J.-C. V.